

Ecchymose

*Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,
Grave, et venant du fond de son lit éternel
Couvrir l'enfant grandi de son œil maternel,
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ?*

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, C.

Je ne compte même plus les bleus sur ton corps. Tu en as trop pris dans la gueule, t'as trop donné. Moi, je te contemple, le visage tuméfié, les lèvres gercées, le regard plein de sel. Tu trembles, tu as froid, ton teint bleuit. Et moi, je reste là, assis, immobile dans ce canapé flétri par le temps, usé par cette énième dispute. Tu n'oses pas bouger, je n'ose pas rougir. Tu l'as cherché je crois. Ce n'est pas de ma faute je pense. L'écume de tes yeux vient se détacher de ton visage – qui, je me souviens, était doux – avant de s'écraser brusquement sur le carrelage froid, comme la main qui, quelques minutes auparavant, s'écrasait sur ton visage. Cela fait des semaines maintenant qu'elle ne te caresse plus que de cette manière. Mais que veux-tu ? Il n'y a que ça que tu comprends, je crois. Je croise à nouveau ton regard, ça me glace le sang. Il est si froid. À chaque fois que je le surprends, je plonge dans l'intensité bleu clair, perçante de tes yeux. Je me noie dans l'océan qui est caché entre tes cils, et dont moi seul ai le secret. J'y suis chez moi... j'y crée à ma guise tumultes et courants. Tel Neptune capricieux, j'agite les vagues de ton océan bleu nuit.

Même lorsque tu es prostrée dans un coin, le corps frêle, le regard fuyant comme un animal farouche, je te trouve belle. Même avec ton visage bouffi, tu es belle. Mais si tu faisais plus d'efforts... Il ne serait pas ainsi, tu ne crois pas ? Je regarde l'étagère que tu as fait tomber lors de la bousculade. Il va falloir la relever et tout remettre à sa place, en espérant que tu n'aies rien cassé. Pourquoi tu restes immobile comme ça ? De quoi as-tu peur ? À nos

pieds, dans le désordre de l'appartement, j'aperçois une pochette de disque, un album d'Alain Bashung que nous n'avons pas écouté depuis longtemps : « bleu pétrole ». Moi, j'ai tout le temps en tête ces satanées voix qui me chantent des chansons. Alors forcément j'ai eu en tête la douce rengaine de Bashung : « je tuerai la pianiste afin que l'on sache que quelque chose existe ». Si je pouvais, elles aussi, les tuer, ces maudites voix qui ne me laissent jamais seul. Ces voix chantent parfois si fort qu'elles me permettent de ne plus entendre tes cris. Et quand je ferme les yeux, je ne distingue plus le papier peint fané et ses motifs de gentianes gondolés. Je te tends une main pour t'aider à te relever mais craintive, tu fuis ce geste soudain. Je te regarde encore, tu as enfoui ta tête dans tes bras. Malgré l'été cuisant, l'atmosphère de l'appartement est algide. Je crois distinguer du gel sur les fenêtres. Je me perds alors dans le petit paysage que cette lucarne m'offre : un mur froid et un petit coin de ciel bleu. Mon ciel, mon paysage, celui que je contemple quand je ne peux plus te regarder, quand cela devient trop dur. Tu te mets à suffoquer, troublant ma contemplation ; je vois les veines bleues de ton front gonfler. C'est ça se faire un sang d'encre ? Moi mon ancre je la jette dans ton regard plein de détresse, dans ton océan qui se réveille à nouveau.

Je me lève du canapé, je me place à l'autre bout de la pièce. De là, je te vois en contre-jour, je ne distingue plus que ta silhouette noyée dans la lumière jaune du coucher de soleil, perdue dans l'immensité bleu du ciel, que j'entrevois par cette petite fenêtre. Ça y est. Le soleil est passé derrière le mur froid. Tes yeux se sont assombris. Ils se confondent à présent avec le bleu du ciel au crépuscule. Je ne le sais pas encore mais le soleil ne se lèvera plus. Je ne verrai jamais plus cette lumière jaune, chaude. Je resterai perdu dans l'immensité de ce bleu roi, de ce bleu froid, celui de tes yeux ou celui du ciel un soir d'été.

– *Tes yeux brillant comme ceux d'un oiseau roi, tes larmes couronnant tes paupières d'un diamant bleu.* –

Me reviennent alors en mémoire les nombreux déménagements que nous avons entrepris en si peu de temps. Comme si, elle et moi avions vécu mille vies et dans mille villes – chaque déménagement s'annonçant comme la promesse d'une vie meilleure, d'une vie plus douce, d'une vie plus jolie. *Tout en bleu.* Bayonne, Quimper, Lille, Strasbourg, nous avons écumé tout le pays sans jamais parvenir à écoper la brume de tes yeux.

Je me rapproche de toi, de ton ombre inanimée, de ton corps immobile. De longues secondes passent... Secondes ; minutes ; heures ; jours ; mois : une éternité. Je ne sais plus vraiment combien de temps nous nous sommes regardés ainsi. Ma mémoire est trouble. *Et la*

nuit, bleu à bleu, avançait, faisant sombrer la petite pièce dans une pénombre étouffante. Tu tentes de te relever, comme une louve blessée *qui ne peut plus se battre mais se bat encore* et qui cherche à échapper à l'ultime sanction. Tu m'adresses un regard comminatoire, plein de courage, dans lequel brûle une flamme bleue, interdite et solitaire. Tu trouves enfin le courage de te tenir fébrilement face à moi et de m'adresser quelques mots juste avant de t'écrouler pour la dernière fois.

« — Va vite te cacher, là où il ne te trouvera pas. Appelle la police ... Le n°17 ... Dis que toi et maman êtes en danger, donne l'adresse de la maison. Précise bien que c'est la petite maison bleue, au deuxième. Va te cacher maintenant. Et ne sors pas de ta cachette. Tu promets à maman ?

— Promis. »

Ce sont les derniers mots que j'ai entendus de ma mère. *L'amour c'est la mort*. Je la revis une dernière fois, froide, seule et bleue, allongée sur le sol alors que je traversais le salon, pour quitter définitivement l'appartement. Les lumières des gyrophares dansaient sur la peau de ma mère – se confondant alors avec le décor de la petite pièce – et rendaient à son corps toute sa noblesse. Une ultime danse de l'âme, solitaire, majestueuse, céleste. Et même ses cheveux semblaient bleus. Comme un *pavillon de ténèbres tendues* rendant *l'azur du ciel immense et rond sur les bords duvetés de ses mèches tordues*.

Moi, si j'avais pu arrêter cette main maudite, si de tout mon corps étendu j'avais pu faire obstruction à ce coup de trop... Toutes ces phrases qu'il prononçait et que je pensais naïvement vraies – rendant ma mère coupable d'accès de colère dont elle n'était que la victime – révèlent soudainement tout leur caractère insidieux. Ça n'est pas de ta faute. Était-ce alors de la mienne ? Je ne sais pas. Dans ma tête, les voix chantent de plus belle le dernier hit à la mode et confèrent à la scène un aspect absurde. L'eau du vase qui était sur l'étagère s'est répandue sur le sol, réfléchissant les lumières anarchiques des véhicules de secours, les renvoyant vers le ciel, se perdant dans l'infini de la petite fenêtre, rompant successivement les obscurités fugaces du salon. Je ne compte même plus les bleus dans la pièce, j'en ai trop vu sur ton corps. J'en ai trop pris dans la gueule. Je ferme les paupières.

Quand je les rouvre, face à moi un visage inconnu dans un uniforme de la couleur de la nuit. Une silhouette presque imperceptible tant les bleus se confondent. Il me tend une main, j'avance un pied. Je sens une fraîcheur parcourir mon corps, un frisson, glaçant. J'ai

marché dans l'eau du vase. Cette petite flaque si calme s'est alors agitée, cessant de réfléchir docilement les lumières des gyrophares. Une rébellion océane fascinante, hypnotisante. J'abreuve cet océan tumultueux, immense, contenu dans le petit salon de son unique goutte de sel, la dernière. Le soleil a disparu depuis bien longtemps maintenant, le mercure indique 32°C. J'ai froid.

J'attendais dans une petite salle, sur une petite chaise. Seul. Une porte s'entrouvrit, une femme austère passa sa tête dans l'entrebâillement. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour cacher sa nature véritable. Une robe bleue un peu trop bien ajustée, un rouge à lèvres froid un peu trop appuyé, un unique sourire, un peu trop forcé. Elle me dit quelques mots. Je ne répondis pas mais je savais que je devais la suivre. Nous marchâmes en direction d'une petite voiture, un peu trop propre, garée sur un parking désert. Je montais à l'arrière, elle attacha ma ceinture avant de m'adresser un sourire un peu trop empathique, perdue. Sur la route, nous passâmes devant le campus de l'Université de Strasbourg, l'esplanade et ses immeubles azur.

« — Dans quelques années tu te trouveras peut-être ici ! Tu imagines la chance ? » me dit-elle sur un ton enthousiaste.

Je gardais toujours le silence. Comment pouvait-elle prétendre connaître l'avenir ? Et encore plus le mien ? Elle ne me connaît pas. Moi je ne sais pas ce que je veux. Et puis c'est quoi la chance ? Tu l'as déjà vue la chance toi ? La chance, ma chance, celle qui fera de moi un enfant qu'on échangera sur une place de parking, qu'on passera à d'autres mains inconnues, en prenant machinalement soin de donner à mon nouvel hôte ma posologie : « Le matin il prend du chocolat chaud avec une tartine de pain ». Tu parles d'une nouvelle. Moi la chance je ne la connais pas mais tu fais ça pour mon bien, je comprends. Toi, par contre tu ne comprends rien, mais ça n'est pas de ta faute. Tu t'es perdue dans une société où seuls les carrés rentrent dans les cases. Je ne suis pas un carré.

Je regarde par la fenêtre de la voiture et je vois des paysages défiler, un ciel bien trop bleu pour un jour bien trop sombre. *Je n'ai plus que moi avec qui partager ma propre solitude.* À quoi bon tous ces déménagements ? Fuir avec son bourreau, est-ce réellement fuir ? Un suicide. Peut-être. Plutôt. La musique provenant du petit autoradio est forte,

suffisamment pour prendre le dessus sur mes voix et me laisser seul. J'entends alors Brassens entonner : « La couleur que je préfère c'est le bleu, le bleu des bleuets. La couleur que je préfère c'est le bleu, le bleu des bleuets. »

J'observe mon reflet dans le rétroviseur. J'ai les mêmes yeux que ma mère. Je dérive, je ne vois plus rien, je sombre, je me noie... Dans l'immensité bleue de mon océan, je suis chez moi. Je me noie en moi.

Le soleil est mort.